



ELIZABETH KEYS

Le baiser de Noël

**J'AI
LU**
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Le baiser de Noël

ELIZABETH
KEYS

Le baiser de Noël

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Plasait*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE CHRISTMAS KISS

Éditeur original
A Zebra book published by Kensington
Publishing Corp. New York

© Mary Lou Frank and Susan C. Stevenson, 2003

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2007

Prologue

Boston, Massachusetts, Septembre 1859

— Ça ne peut plus durer !

Le désespoir grandissant qui brûlait la gorge d'Amelia la poussa à presser le pas sur le boulevard.

— Je n'en peux plus !

Son séjour d'été chez son oncle et sa tante dans leur propriété du Berkshire ne lui avait rien apporté de ce qu'elle en attendait. Bien qu'ils s'en défendent, elle avait été traitée depuis le début en parente pauvre.

Une parente pauvre !

Amelia Lawrence, la coqueluche de la haute société bostonienne, réduite à s'occuper des insupportables gamins de son oncle et à satisfaire les divers caprices de sa tante. Elle en gémit tout haut. C'était incroyable, intolérable !

Mais vrai, hélas !

Les feuilles aux couleurs éclatantes et joyeuses qui dansaient au-dessus de sa tête tandis qu'elle se hâtait le long de Milk Street semblaient se moquer de ses soucis, ajoutant aux regrets qui lui transperçaient le cœur. Naguère, ce spectacle aurait annoncé les prémices de délicieuses soirées au milieu d'une armée de prétendants, culminant avec les réjouissances de Noël.

Mais c'était avant que la chance tourne.

Avant que son univers entier bascule. Elle se mordit la lèvre, oubliant les conseils que lui serinait sa mère : demeurer digne face à l'adversité.

Les dames de la haute société ne laissent pas voir leurs soucis, Amelia. Tu dois montrer l'exemple. Tu es issue d'une grande famille et tu dois en permanence faire honneur à ton rang...

Montrer l'exemple. Faire honneur.

— Son rang, vraiment ! grommela-t-elle.

S'appuyant sur ces principes rigides, sa mère l'avait expédiée dans des montagnes reculées en tant que servante bénévole avant de se marier elle-même avec un boucher.

Un boucher !

Amelia avait encore du mal à admettre que son univers soit à ce point chamboulé. On pouvait toujours enjoliver la profession de son beau-père en parlant de grossiste en viande, elle était certaine que les salons de Beacon Hill bourdonnaient de la nouvelle qu'une Adam de Boston, fille de la Révolution et descendante d'une vieille famille anglaise, s'était alliée à un vulgaire commerçant. Un boucher irlandais, qui plus est. En dépit des déclarations de sa mère, Amelia elle-même refusait de croire à son bonheur, même si elle ne vivait pas actuellement sous le toit dudit boucher.

Une petite brise souleva soudain ses cheveux sur sa nuque moite, et le murmure des feuilles se transforma soudain en chuchotements ironiques sur la vie à laquelle elle avait été cruellement arrachée et qu'elle ne connaîtrait plus jamais.

Des éclats de rire précédèrent un groupe de demoiselles qui sortaient d'une boutique de l'autre côté de la rue. Amelia se réfugia dans une allée latérale de peur que l'une de ces jeunes personnes ne fasse partie de son ancien cercle d'amies. Elle ne supportait pas d'être la cible de regards intrigués ou compatissants comme elle l'avait été lorsque la haute société de Boston avait

eu connaissance des scandaleux détournements de fonds opérés par son frère avant qu'il s'enfuit vers des horizons inconnus.

Si seulement elle pouvait se soustraire aux pensées qui lui trottaient dans la tête et oublier les blessures qui continuaient à lui tourmenter le cœur et à piquer son orgueil !

C'était cela le pire. Vraiment. Son orgueil.

Bien sûr, elle ne l'aurait avoué pour rien au monde, pas même à ses meilleures amies, Tori et Lenore. Son existence, jusqu'à ce qu'elle reçoive ce coup de poignard dans le dos, n'avait été qu'une suite d'événements destinés à exhiber ou à accroître la fierté qu'elle avait de sa personne, de sa famille, de son élégance.

Son avenir...

Son destin n'était pas, n'avait jamais été entre ses mains.

Elle laissa échapper un soupir qui ressemblait à un sanglot, et se mêla au chuchotement des feuilles. Son ombre s'allongeait devant elle, interminable, ne menant nulle part. Comme ses projets. C'en était presque comique. Ou l'aurait été si tout cela était arrivé à quelqu'un d'autre.

Et cela ne faisait qu'aggraver la situation.

Elle s'appuya contre le mur de pierre d'un élégant jardin, imaginant sans peine les garden-parties et les soirées qui devaient se dérouler au milieu des rhododendrons et des buis bien taillés. Ravalant son chagrin, elle s'efforça de regarder les choses en face. Elle n'était plus une jeune fille de la haute société que l'on s'attendait à voir soupirer, se pâmer et feindre quelque malaise féminin du haut de son balcon, tandis que des prétendants se battaient pour attirer son attention et lui offrir de menus présents afin de lui redonner le sourire. Cette année, personne n'essaierait de lui voler un baiser sous le gui dans l'espoir qu'elle accepte une demande en mariage.

Dieu qu'elle avait été gâtée !

La brise avait grossi, et des boucles brunes échappées de son sage chignon jouaient à présent sur son visage. De gros nuages gris avaient envahi le ciel. Le temps changeait.

Tellement vite ! À quelle vitesse tout changeait ! Et combien elle aurait aimé revenir en arrière...

Elle se mordilla la lèvre.

Tout pouvait basculer si rapidement ! Il n'y avait là rien de digne, de posé ; ça... arrivait, tout simplement. Si seulement elle trouvait un moyen de bousculer son destin, de prendre un nouveau départ !

À cette pensée, son poulx s'emballa et son estomac se crispa. Un instant, elle se sentit vaciller au bord d'un précipice qui la libérerait de sa situation actuelle. Puis, aussi brusquement qu'il s'était levé, le vent retomba, remplacé par les premières gouttes de pluie.

« Ça va aller. »

Elle se détacha du mur, laissant ses rêves de changement et ses souvenirs se battre ensemble. Elle avait déjà atteint le but qu'elle s'était fixé pour la journée : elle avait vendu quelques-unes de ses robes d'après-midi dans une boutique de vêtements d'occasion sur Commonwealth Avenue afin d'avoir un peu d'argent de poche à sa disposition. Elle n'avait pas le choix puisqu'elle avait refusé la pension que lui offrait son beau-père !

Courbée en avant, elle regagna Milk Street quasiment au pas de course, le sourire aux lèvres. Elle frôla un inconnu, évitant de justesse une collision, et heurta de plein fouet une carriole de journaux. La charrette, elle-même et les quotidiens se retrouvèrent par terre.

Amelia Lawrence, jeune fille à l'éducation irréprochable, arbitre incontesté de l'élégance, demeura assise sur le trottoir, stupéfaite. Le vendeur de journaux avait disparu, et l'inconnu qui avait précipité

sa chute avait, grâce à Dieu, tourné au coin de la rue. Son disgracieux exploit n'avait plus donc aucun témoin.

— Tu es descendue bien bas, Amelia ! se moquait-elle, avant de s'accroupir pour rassembler les journaux.

Comme elle ramassait le dernier exemplaire, une brusque bourrasque rabattit une page. L'annonce suivante dont l'encre commençait à s'effacer accrocha son regard.

Monsieur sérieux cherche épouse pour embellir son Grand Domaine et emplir son existence d'élégance et de charme. Satisfaction assurée.

Elle retint son souffle, et le précipice s'ouvrit de nouveau devant elle tandis qu'elle achevait sa lecture. Une adresse complétait l'annonce.

Elle poussa la plus grosse pile de journaux sous la charrette. Inutilisables, bien sûr. Puis elle fouilla dans sa bourse à la recherche d'une pièce à laisser au marchand, après quoi, un exemplaire du journal sous le bras, elle descendit la rue en courant, un nouveau but en tête.

Tout pouvait basculer très rapidement, n'est-ce pas ? Alors qu'il en soit ainsi.

1

Chicago, Illinois, octobre 1859

Lovée dans un fauteuil près de la fenêtre de la suite nuptiale, Amelia Lawrence pria pour que l'aube vienne. Et avec elle l'inspiration.

Il ne lui restait plus beaucoup de temps pour décider de ce qu'elle allait faire exactement du cadavre sur le lit.

— Amelia Lawrence *Mitchell*, rectifia-t-elle à haute voix.

Son nouveau nom de famille pesait des tonnes sur sa langue tandis que son murmure s'attardait dans la chambre. Le feu s'était éteint depuis longtemps et elle frissonna. Le châle de soie dont elle s'était couvert les épaules ne la réchauffait guère, nota-t-elle en se frottant les bras. Avec un soupir, elle se tourna vers la fenêtre.

Des charrettes passaient en cahotant dans la rue, des portes s'ouvraient et se fermaient dans les entrailles de l'hôtel. La lumière du jour luttait encore contre les nuages et la fumée qui flottaient, tel un voile funèbre, sur Chicago, comme depuis leur arrivée sur les rives du lac Michigan, une semaine auparavant.

Un mauvais présage, rétrospectivement. Mais qui aurait pu deviner ?

— Mme Robert T. Mitchell, risqua-t-elle encore.

Toujours aussi étrange, mais juste assez formel pour soutenir le peu de confiance qui lui restait vu sa situation. Elle redressa les épaules. En réalité, elle avait pris sa décision plusieurs heures auparavant. Elle attendait seulement que le jour se lève.

Son regard glissa dans la pénombre jusqu'au lit où gisait son mari. Son lit conjugal. Son lit de mort.

Monsieur sérieux cherche épouse pour embellir son Grand Domaine et emplir son existence d'élégance et de charme. Satisfaction assurée.

Elle s'était réjouie d'annoncer dans les journaux son mariage avec un homme riche et puissant dès ce matin. Dieu lui pardonne, elle avait récrit cent fois le texte dans sa tête durant le long voyage jusqu'à Chicago. Elle eut un petit rire amer. Quelle était la formule convenable pour informer que l'on s'était mariée à un homme qui était décédé quelques heures plus tard ?

Elle ravala l'espèce de sanglot hystérique qui lui montait à la gorge.

Qui, parmi ses amis de Boston, croirait qu'elle puisse se sentir véritablement perdue après la mort d'un homme qu'elle connaissait depuis une semaine seulement ? Qui penserait qu'elle la déplorerait sincèrement et non parce qu'elle signifiait pour elle un désastre sur le plan social ? Elle ne pouvait même pas espérer que sa mère et son beau-père lui témoignent plus de compréhension qu'elle-même ne leur en avait manifesté en apprenant leur mariage.

Robert Mitchell avait été très bon envers elle. C'était un vrai gentleman, bien qu'il soit un peu plus âgé qu'elle ne l'avait imaginé. Mais elle avait aimé l'humour qui pétillait au fond de ses yeux bleus, ce rire bon enfant de celui qui refuse de se prendre au sérieux. Et la façon dont il l'écoutait, écoutait

vraiment ce qu'elle disait. Il ne se contentait pas de la contempler comme un objet qu'il souhaitait acquérir, et durant les quelques jours passés ensemble elle s'était prise d'affection pour lui.

Robert l'avait invitée à dîner, emmenée au théâtre, il s'était conduit en parfait gentilhomme. Ils étaient restés des heures à bavarder dans les halls de leurs hôtels respectifs, ou bien ils s'étaient promenés au bord du lac Michigan en parlant de leurs vies. Ils apprenaient à se connaître, essayaient de voir si un avenir commun était possible. La semaine qui venait de s'écouler avait été l'une des plus paisibles de toute la vie d'Amelia... Jusqu'à leur nuit de noces.

Satisfaction assurée. Elle en était arrivée à y croire, même si Robert Mitchell avait plus de cheveux blancs que le fiancé de ses rêves.

« Ils se marièrent et vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours. »

Sa voix se brisa sur les derniers mots du conte que sa nurse lui lisait tous les soirs avant de souffler la chandelle. Sa tête était douloureuse.

Elle n'allait pas pleurer. Pas de nouveau.

« Jusqu'à la fin de leurs jours » avait été bien court pour Robert. Quand il ne lui avait pas répondu, quand elle lui avait pris la main, avait regardé ses yeux et compris qu'ils étaient déjà fixés sur l'au-delà, alors les larmes avaient jailli. Mais c'était autant, sinon plus, pour elle que pour lui. Le choc l'avait empêchée de s'affoler, d'appeler à l'aide. Son mari n'avait plus besoin de personne, pas plus que son père quand elle était entrée dans son bureau, dix ans plus tôt, pour le découvrir affalé dans son fauteuil.

Elle était seule. Ce destin qu'elle avait voulu prendre en main avait volé en éclats en dépit de ses efforts pour le contrôler. Ce qui allait se passer ensuite serait une fois de plus décidé par d'autres, des inconnus, et par les préceptes et les attentes d'une société inconstante.

Une épouse de quelques heures aurait-elle une existence légale alors que le mariage n'avait pas été consommé ? Devait-elle rassembler ses affaires et se lancer à la recherche du couple d'un certain âge qu'elle avait rencontré dans le train de New York et qui avait insisté pour qu'elle leur demande de l'aide si ses projets ne se réalisaient pas ?

Il aurait été tellement facile de quitter l'hôtel et d'abandonner ses problèmes derrière elle. D'utiliser son billet de retour et le peu d'argent qu'elle avait trouvé dans le portefeuille de Robert pour retourner à Boston, comme si la simple cérémonie à la mairie n'avait jamais eu lieu. Trop facile. Et indigne. Très semblable à la réaction de son frère face au scandale.

D'ailleurs, cette idée ne la tentait pas. Il n'était pas question qu'elle se comporte en lâche. Contrairement à Jonathan, elle ne fuirait pas ses responsabilités ; elle respecterait les choix qu'elle avait faits, si malheureux soient-ils.

Elle était Mme Robert Thomas Mitchell, de Warm Springs, dans l'Illinois. Et elle allait ramener le corps de son mari chez lui. Il y reposerait auprès de sa première épouse, au bord du lac où pépiaient les oiseaux qu'il lui avait décrits. Pour accomplir la tâche qu'elle s'était fixée, rien ne devait mettre en cause la validité de leur mariage. C'était la raison pour laquelle elle avait veillé toute la nuit.

Les héritiers de Robert lui rembourseraient sûrement ses frais et lui donneraient la possibilité de retourner à Boston, sa dignité intacte.

Elle entendit qu'on frappait un coup discret à une porte plus loin dans le couloir. Sa nuit de noces était terminée, il était temps d'affronter son chagrin.

— À l'aide !

Sa gorge brûlait toujours, et son appel ressembla plus à un croassement qu'à un cri. Ses membres

protestèrent quand elle s'extirpa de son fauteuil pour gagner la porte.

S'il vous plaît...

Une panique authentique teintait sa prière, tandis que les émotions contenues toute la nuit la submergeaient. Elle aperçut une jeune fille chargée d'un plateau de petit-déjeuner.

— Je crois que mon époux a un problème...

Une heure plus tard, elle se tenait au milieu de la chambre tandis qu'un médecin examinait Robert et que le directeur de l'hôtel montait la garde sur le seuil. Il s'appela Carstairs, lui semblait-il. Il voulait sans doute s'assurer que la nouvelle du drame de la suite nuptiale ne se répandait pas parmi les autres clients.

— C'est fini, je le crains.

Le médecin, un homme à peine plus jeune que Robert, se redressa, lui jeta un rapide coup d'œil en évitant de croiser son regard.

— Le cœur, vraisemblablement. Il n'a sûrement pas souffert. Vous n'auriez rien pu faire. La mort a été instantanée. Toutes mes condoléances, madame Mitchell.

Bien qu'elle s'y attende, bien qu'elle ait veillé le corps toute la nuit, les paroles du médecin lui causèrent un choc.

— Mes condoléances, madame. Puis-je prendre contact avec quelqu'un de votre part ? s'enquit Carstairs d'une voix onctueuse, à la limite du chuchotement, tout en s'épongeant le front à l'aide de son mouchoir. Un employé s'occupera de préparer votre époux.

Il lui fallut un moment pour comprendre que le directeur de l'hôtel s'adressait à elle. Il y avait plus de concupiscence que de compassion dans son regard, et elle se rendit compte qu'elle était encore en chemise

de nuit, son châle de soie sur les épaules, et qu'elle n'avait pas attaché ses cheveux.

Quelle importance ?

Elle secoua la tête, resserra son châle et reporta son attention sur le corps de son mari.

— Nous ne connaissons personne ici ni l'un ni l'autre.

Le cœur, vraisemblablement, avait dit le médecin tandis qu'il recouvrait Robert du drap. Il la regarda enfin, avec une expression de sympathie teintée d'une pointe de scepticisme, puis il coiffa son chapeau et tendit un flacon à la servante en lui murmurant quelques instructions.

— Madame Mitchell ? Madame Mitchell ?

Le directeur lui parlait toujours, mais elle ne quittait pas des yeux le lit qu'elle avait si brièvement partagé avec son époux. C'était la question dans les yeux du médecin, les mots qu'il n'avait pas prononcés, qui la terrifiaient.

Son cœur. Satisfaction assurée.

Les deux hommes pensaient-ils que le fait d'avoir épousé une jeune femme avait précipité la fin de Robert ? Et était-ce le cas ? Elle n'arrivait pas à détourner les yeux du lit. Durant sa longue nuit de veille, elle n'avait pas envisagé une seule fois qu'elle pût être la cause de son décès, que Robert serait peut-être encore en vie s'ils ne s'étaient pas mariés.

— Je veux ramener mon mari chez lui, déclara-t-elle enfin.

— Bien sûr !

M. Carstairs parut ravi à l'idée de se débarrasser au plus vite de ses hôtes indésirables ;

— Nous nous occuperons de tout. Et nous allons vous offrir une autre chambre afin que vous puissiez prendre un peu de repos.

Envahie par une nouvelle vague de culpabilité, elle parvint tout juste à hocher la tête.

— Le choc, dit le médecin à la soubrette, une jeune fille de l'âge d'Amelia.

— Restez avec Mme Mitchell, Mariah, ordonna Carstairs. Toute la journée s'il le faut. Un autre employé assumera vos tâches.

— Très bien, monsieur.

La porte se referma sur les deux hommes.

— Je suis désolée, Robert, murmura Amelia, le corps secoué d'un long frisson.

— Ne soyez pas désolée, mademoiselle... je veux dire, madame.

La femme de chambre s'était approchée d'elle.

— M. Mitchell était très heureux. Il me l'a dit quand je lui ai apporté son petit-déjeuner le lendemain de votre arrivée à Chicago.

— Vraiment ? Il vous a parlé de moi ? fit Amelia, un peu sceptique. Mariah, c'est ça ?

Elle avait dû mettre dans sa voix un zeste de l'autorité de naguère, lorsqu'elle régnait sur les salons de Boston, car la jeune fille rougit jusqu'à la racine des cheveux et se détourna.

— Oui. Et je vous demande pardon de m'être mêlée de votre chagrin, madame. Voulez-vous que j'aille vous chercher un vêtement plus chaud en attendant que M. Carstairs vous fasse préparer une autre chambre ?

— Ne vous excusez pas. Je ne voulais pas vous parler sur ce ton. J'ai froid, en effet, mais j'aimerais beaucoup entendre ce que mon époux disait de moi et... des quelques courts moments que nous avons passés ensemble.

La servante se détendit devant le ton plus amène d'Amelia. Ses yeux brillaient de sympathie quand ils croisèrent ceux de la toute jeune veuve.

— Il m'a simplement dit qu'il avait rencontré sa future épouse, et que vous étiez quelqu'un que l'on est fier d'avoir à son bras. Qu'il espérait vous rendre heureuse, qu'il s'efforcerait de vous offrir la joie et

l'amour que vous méritez. Il savait que vous aviez bon cœur et que vous feriez son bonheur pour le reste de ses jours.

Il pensait qu'elle avait bon cœur ! Personne à Boston n'aurait jamais osé dire cela d'Amelia Lawrence. Personne. Elle vit l'ampleur de sa perte sous un tout autre jour. Les larmes lui montèrent aux yeux.

— A-t-il dit tout cela dès le lendemain de mon arrivée ?

— Pas tout. Beaucoup aussi hier, quand je l'ai aidé à transporter ses bagages de sa chambre pour s'installer dans celle-ci. Il éclatait littéralement de joie lorsqu'il m'a annoncé que vous aviez accepté de l'épouser.

Tout en parlant, Mariah se dirigea vers le cabinet de toilette.

— Il a dit que vous faisiez de lui le plus heureux des hommes. Et ça, c'est un cadeau. Surtout s'il se trouve que ce soit le dernier.

Elle avait été un cadeau, songea Amelia. Même la veille de sa mort ?

Il faudrait qu'elle y réfléchisse. Plus tard.

Même si elle avait du mal à croire à toutes ces paroles gentilles, elle était grandement reconnaissante à la jeune servante de les lui prodiguer. Elle fut traversée d'un nouveau frisson, sa tête pulsait douloureusement, mais elle se sentait moins coupable. Elle avait donné du bonheur à Robert, et même pour peu de temps, c'était mieux que rien.

— Vous n'avez guère de vêtements qui conviennent pour un deuil, fit remarquer Mariah en sortant de la penderie une simple robe de laine brune qu'Amelia avait portée plusieurs jours de suite depuis son arrivée à Chicago.

— Cette tenue a déjà servi, mais au moins, elle sera plus chaude que votre chemise de nuit.

À une époque, Amelia donnait les toilettes dont elle ne voulait plus à des œuvres, parfois même sans les avoir portées. À présent, elle était embarrassée d'être aussi ouvertement gênée financièrement. Et par les circonstances qui l'avaient poussée à ce mariage.

— Je n'ai pas épousé Robert uniquement parce qu'il avait promis de m'emmener dans son grand domaine, vous savez. Ce n'était pas seulement pour son argent.

Elle avait les joues en feu. Qu'est-ce qu'il lui avait pris de faire cette déclaration à haute voix ?

— Je sais, madame Mitchell, répondit Mariah de son petit ton sérieux. Il m'a dit ça aussi. Et je vois bien que vous avez bon cœur. Ma sœur travaille dans une boutique de mode non loin d'ici, ajouta-t-elle. Vous allez vous reposer dans votre nouvelle chambre pendant que je l'enverrai chercher. Ne vous inquiétez pas, vous aurez une tenue de deuil convenable.

Elle prit dans la commode les sous-vêtements dont Amelia aurait besoin le lendemain. Glacée, infiniment lasse, celle-ci admirait son efficacité. Après avoir passé un an à s'habiller seule, depuis que Jonathan s'était enfui avec la fortune de sa mère, elle trouvait presque curieux que quelqu'un s'occupe d'elle. Curieux et étrangement réconfortant, comme si Robert veillait encore sur elle par l'intermédiaire de la femme de chambre.

— Vous pensez que cela ne le dérangeait pas que nous nous connaissions depuis si peu de temps ?

La question était sortie spontanément, presque involontairement. Que lui arrivait-il ? Jamais Amelia Lawrence ne s'était confiée ainsi à une domestique, si aimable soit-elle. Amelia Mitchell semblait être une créature différente d'Amelia Lawrence.

— Il a dit qu'il savait déjà que vous étiez faite pour lui, grâce à vos lettres. Si cela peut vous rassurer, ma mère est venue ici de Londres pour se marier sans avoir jamais vu mon père. Il travaillait dans la

boucherie de son oncle, et c'est mon grand-oncle qui avait tout arrangé. Ils sont mariés depuis vingt-cinq ans, et ils ont eu six enfants.

— Merci.

Amelia lâcha enfin le châle auquel elle s'était accrochée toute la nuit et commença à s'habiller. Ses pensées dérivèrent. Un boucher. Peut-être sa mère avait-elle fait le bon choix finalement. Robert et elle auraient-ils été heureux, eux aussi, malgré la différence d'âge ? Elle ne le saurait jamais...

On frappa à la porte, et une servante se présenta avec la clé d'une autre chambre. Où elle pourrait dormir. Seule. Aussi seule qu'elle s'était sentie la majeure partie de l'année dernière... La majeure partie de sa vie, à vrai dire.

Les deux jours qui s'écoulèrent entre le décès de Robert et le départ de Chicago passèrent dans une sorte de brouillard dû au choc émotionnel et au laudanum que lui administrait Mariah, suivant les instructions du médecin.

Vêtue de noir de la tête aux pieds, Amelia quitta l'hôtel pour la première fois depuis son mariage. La jupe de soie ne serait sans doute pas du dernier cri à Boston, mais la sœur de Mariah avait été ravie de l'échanger ainsi qu'un chapeau à voilette, des gants de daim et des bottines contre une robe de bal de satin rose et quelques accessoires.

Accompagnée de la servante et du directeur de l'hôtel, Amelia descendit de la voiture fournie par l'organisateur des pompes funèbres et se tint debout devant la gare, un bâtiment austère de brique et de granit. Une foule bruyante et variée s'agitait autour d'eux. Le sang lui battait aux tempes, et sa gorge était douloureuse.

— Ça va, madame Mitchell ?

Carstairs posa sa grosse patte sur son bras.

— Pourquoi ne pas chercher un siège à l'intérieur ? Le chef de gare est un ami, je suis certain qu'il vous trouvera une bonne place en attendant votre train. Vous êtes bien jeune pour effectuer un si long et triste voyage toute seule ! Je regrette que mon travail ne me permette pas de vous accompagner afin de vous reconforter.

— Vous avez déjà été si gentil, monsieur Carstairs, parvint-elle à répondre.

La simple idée de se trouver seule avec lui lui donnait la nausée. Comme si elle ne se sentait pas déjà assez mal !

Il y avait quelque chose dans l'obséquiosité de cet homme et ses regards lubriques qui la mettait excessivement mal à l'aise, malgré tous les services qu'il lui avait rendus en arrangeant son voyage avec le corps de Robert.

Les hommes considéraient souvent les veuves comme des proies faciles, elle l'avait déjà constaté. Son frère, par exemple, ne se privait pas de leur offrir son reconfort. Elle espérait qu'elle interprétait de travers les attentions du directeur de l'hôtel – son mari était décédé deux jours plus tôt ! C'était sans doute l'effet conjugué de l'opium et de sa migraine qui lui troublait les idées. Cependant, la main de l'homme s'attardait sur son bras.

— Je dois dire que M. Mitchell avait bien de la chance.

Les yeux plissés, Carstairs la regardait avec une intensité qui lui arracha un frisson en dépit du brillant soleil. À plusieurs reprises depuis que le corps de Robert avait été porté aux pompes funèbres, il avait tenté de se retrouver seul avec elle. Heureusement, Mariah était là, et prenait prétexte de sa fatigue et de son chagrin pour qu'il cesse de l'importuner.

— Pardonnez ma franchise, madame Mitchell, mais le noir vous sied à merveille. Votre fragilité est émouvante. Je ne pense pas que vous resterez longtemps seule à pleurer votre défunt mari. Et si vous revenez à Chicago...

— Je crois que M. Lindstrom, des pompes funèbres, voudrait vous dire un mot, monsieur.

Carstairs n'eut pas le loisir de proposer quoi que ce soit, car il fut interrompu par l'intervention bienvenue de Mariah.

— Je vais emmener Mme Mitchell à l'intérieur pendant que vous réglez les derniers détails avec lui, ajouta-t-elle.

Carstairs lui lança un regard noir, mais lâcha enfin le bras d'Amelia.

— J'espère que le fait d'avoir volé à mon secours ne vous causera pas d'ennuis plus tard, dit Amelia, tandis que Carstairs rejoignait le croque-mort et son assistant près du corbillard.

— Il ne s'intéresse pas beaucoup à moi.

Mariah plissa le nez tout à fait comme Lenore, l'amie d'Amelia, le faisait naguère lorsqu'on la comparait à sa vertueuse sœur aînée. Amelia eut un pincement de nostalgie en pensant au cercle de jeunes filles qui ne se quittaient pratiquement pas et formaient l'élite de la société bostonienne. Comme sa vie était différente de celle dont elle rêvait il n'y avait pas si longtemps !

— Mon frère Danny est le concierge de l'établissement, continua Mariah avec un haussement d'épaules. Dès mon arrivée, il a clairement fait comprendre à Carstairs que s'il tentait quoi que ce soit avec moi, il aurait affaire à lui.

Mariah sourit et parcourut Amelia de la tête aux pieds.

— N'empêche qu'il avait raison, les couleurs sombres mettent en valeur vos cheveux et votre teint clairs.

— Merci.

Amelia était plus soulagée qu'elle n'aurait osé l'avouer, même à la jeune fille qu'elle était arrivée à considérer davantage comme une amie que comme une servante. Elle se sentait tellement superficielle de s'intéresser à son apparence dans de telles circonstances.

— Je suppose que la plupart des femmes se soucient de l'impression qu'elles donnent, quoi qu'il arrive. Je ne voudrais pas que la famille et les voisins de mon mari se disent qu'il a bien mal choisi son épouse.

— Ne vous tracassez pas pour ça. Comme M. Mitchell, ils verront vite à quel point vous avez bon cœur.

Amelia en doutait. Robert Mitchell et la loyale petite servante étaient bien les seuls à avoir découvert qu'elle avait bon cœur. Songeant à l'avenir qui l'attendait et qu'elle venait de perdre si brutalement, elle sentit ses jambes se dérober sous elle.

— Le cuisinier de l'hôtel vous a préparé un beau panier de pique-nique avec une bouteille de thé.

Mariah prit Amelia par le bras et la guida vers la porte de verre et de bois qui donnait accès à la gare.

— Il y a suffisamment d'eau et de nourriture pour tout le voyage. Ma mère a rajouté quelques belles pommes. Il faut que vous mangiez un peu. Cela ferait mauvais effet si vous vous évanouissiez à peine descendue du train !

Les deux jeunes femmes pénétrèrent dans le bâtiment où les gens arrivaient et partaient, des bribes de conversation trouant parfois le brouhaha. Saluts de bienvenue, adieux, récriminations, inquiétudes... Si elle n'avait pas été aussi épuisée, c'était exactement le genre d'endroit qu'Amelia aurait trouvé fascinant. Pas aussi sophistiqué que les salons de Beacon Hill, mais laissant cependant deviner des histoires qui auraient retenu son attention en d'autres circonstances.

— Promets-moi que tu viendras pour Noël.

Une ravissante jeune fille vêtue à la dernière mode suppliait un bel homme à l'allure négligée qui se tenait si proche d'elle qu'ils ne pouvaient être que parents – encore qu'il n'ait pas l'air d'être de la même condition sociale que la jeune fille à en juger par ses vêtements froissés. Un amant, peut-être ? Amelia frissonna devant le tour pris par ses pensées, résultat sans doute des regards concupiscent de Carstairs.

— Je vous demande pardon, murmura-t-elle comme elle trébuchait et effleurait accidentellement le bras de l'homme.

Une fois dans le train, tout irait mieux, se rassurait-elle. Plus de laudanum, même si elle avait mal à la gorge ou à la tête.

Promets-moi que tu viendras pour Noël.

Cette prière fit mal à Amelia. Peu importait son allure, au moins, cet homme avait-il quelqu'un qui l'aimait. Quelqu'un à qui il manquerait. Alors que son Noël à elle serait morne, au mieux. Mais quel égoïsme de sa part que de penser à cela alors que son mari ne verrait plus jamais le moindre Noël !

— Faut-il vraiment que tu partes aujourd'hui, Michael ? Tu viens à peine d'arriver. Promets-moi au moins de revenir pour Noël.

Une jeune femme vêtue de noir, appuyée au bras de sa femme de chambre, frôla Michael et s'excusa d'une voix à peine audible.

Il la vit se diriger vers un banc proche du comptoir de vente des tickets. Elle n'était pas de la région, nota spontanément le marshal Michael Thompson – déformation professionnelle ! Son accent était aussi frais et vif que la brise d'automne.

— Tu sais parfaitement que je ne peux rien promettre.

La moue de sa petite sœur lui arracha un rire attendri. La capote bordée de velours qu'elle avait achetée la veille, lors d'une expédition dans les boutiques, encadrait à merveille son visage à l'ovale parfait et faisait paraître ses yeux immenses.

— Continue à t'exercer, Katie. Quand tu feras tes débuts dans le monde, tu seras capable de mener par le bout du nez le plus endurci des célibataires.

— En tout cas, toi, tu n'as pas de cœur ! riposta-t-elle.

La moue de Katherine Thompson s'accentua, mais il y avait une étincelle amusée au fond de ses prunelles vertes, et elle sourit du compliment, même si elle n'arrivait pas à ses fins avec son frère. Il fut soudain ému. À seize ans, elle rivalisait déjà en beauté avec sa mère. Ses futurs prétendants n'auraient pas une chance face à ce mélange d'intelligence et de charme.

— Je me suis débrouillé pour être là à ton anniversaire, lui rappela-t-il tandis qu'un flot de gens débarquant d'un train qui venait d'arriver se pressait autour d'eux.

Il guida sa sœur vers un banc proche de celui de la jeune veuve.

— Je suis resté presque une semaine, ajouta-t-il. Mais je dois retourner travailler.

— Tu n'es resté que quelques jours, rectifia la jeune fille. Et la dernière fois que tu es venu, tu as passé une seule nuit à la maison. Papa ne rajeunit pas, tu sais.

Cette fois, ses récriminations faisaient écho à celles de la belle-mère de Michael lorsqu'il lui avait dit adieu la veille.

— Katie...

L'avertissement était clair dans son intonation, et il haussa un sourcil afin d'empêcher sa sœur de débiter la liste d'arguments dont elle disposait pour essayer de le convaincre de revenir en ville et de prendre sa place dans le cabinet juridique de leur père. Il les

avait suffisamment entendus dans la bouche de sa belle-mère depuis trois ans.

Et ils lui revenaient beaucoup trop souvent en mémoire.

Katie détourna les yeux, laissa son regard s'attarder sur la foule, puis elle posa sa main gantée sur celle de son frère.

— Je ne voulais pas t'ennuyer, Michael. Je sais que tu es agacé quand maman t'assomme de sermons.

— Ta mère est soucieuse, c'est tout.

— Tu nous manques tellement !

Cette fois, c'était une inquiétude sincère qui plissait le front de Katie.

— Je me rappelle à peine Will, enchaîna-t-elle. Je ne supporterai pas qu'un malheur t'arrive. Et papa serait anéanti.

Je me rappelle à peine Will.

Comme chaque fois que l'on évoquait son frère aîné, Michael eut l'impression que l'on retournait un couteau dans une plaie mal cicatrisée. Katie n'avait même pas dix ans quand l'assassinat de Will avait changé le cours de sa vie.

Il lui serra la main.

— Je le fais pour Will. Et papa comprend. Eugenia comprenait aussi à une époque.

— Maman pense qu'il est temps que tu cesses tes recherches et que tu te fixes. Tu n'as vraiment trouvé aucune des jeunes femmes qu'elle t'a présentées cette semaine intéressante ?

— Intéressante ?

Il leva les yeux au ciel. Il avait du mal à attribuer ce qualificatif aux débutantes minaudières que sa belle-mère avait invitées durant son bref séjour.

— Seulement si je me préoccupe de ragots ou des couleurs en vogue la saison prochaine.

Katie éclata de rire.

— Y a-t-il plus important dans la vie ?

Sachant que sa sœur avait une passion pour la peinture et qu'elle avait bénéficié, comme ses frères, de précepteurs de qualité, il doutait qu'elle soit un jour à court de sujets de conversation intelligents.

— Le train de 9 h 15 pour LaSalle, McLean...

L'annonce du chef de gare les empêcha de poursuivre.

— ... Decatur, Centralia et Cairo, embarquement quai numéro 3.

— C'est le mien.

Sans lâcher la main de sa sœur, Michael fit signe au cocher de la famille qui attendait discrètement à l'écart. La veuve et sa servante se levèrent, et furent rejointes par un homme trapu dont les rares cheveux plaqués sur le crâne dissimulaient mal la calvitie.

— Veillez bien sur elle, Arthur, dit Michael au cocher qui l'avait connu gamin.

— Comptez sur moi, répondit le brave homme. Et prenez soin de vous, monsieur.

— N'oublie pas d'écrire !

Avec ses grands yeux et les quelques boucles folles échappées de sa capote, Katie ressemblait davantage à une petite fille qu'à la jeune femme sophistiquée qu'elle était en train de devenir.

Il l'embrassa sur la joue.

— Prends soin de toi, mon ange. Ne brise pas trop de cœurs en mon absence.

— Si tu ne rentres pas à la maison pour Noël, je me promènerai une branche de gui sur la tête et je laisserai n'importe qui m'embrasser, rétorqua-t-elle.

— Je donnerais cher pour voir la tête d'Eugenia te surprenant en pleine action, s'esclaffa Michael.

Des larmes brillaient dans les yeux de Katie.

— Promets-moi juste de venir bientôt passer quelques jours à la maison. Cela suffira.

Même cela, il ne pouvait le lui promettre. Mais elle était trop jeune pour le comprendre.